

OLIVIER BARROT

LE FILS
PERDU

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Collection Folio

LETTRES D'AMÉRIQUE, avec Philippe Labro, 2004.

LETTRES ANGLAISES, avec Bernard Rapp, 2005.

MON ANGLETERRE, 2007.

DÉCALAGE HORAIRE, 2007.

Collection Découvertes, avec Raymond Chirat

GUEULES D'ATMOSPHERE, 1994.

LE THÉÂTRE DE BOULEVARD, 1998.

SACHA GUITRY, L'HOMME ORCHESTRE, 2007.

LA VIE CULTURELLE DANS LA FRANCE OCCUPÉE,
2009.

Chez d'autres éditeurs

JE NE SUIS PAS LÀ, La Table Ronde, 2007.

L'AMI POSTHUME, Grasset, 2008.

JE NE SUIS PAS LÀ, volume 2, La Table Ronde, 2009.

PARIS XVI, avec Alain Bouldouyre, Mercure de France, 2009.

CARNET TRANSCANADIEN, avec Alain Bouldouyre, Actes Sud,
2009.

CINÉ-CLUB, avec Raymond Chirat, Flammarion, 2010.

JE NE SUIS PAS LÀ, volume 3, La Table Ronde, 2012.

TOUT FEU TOUT FLAMME, Cahiers du cinéma, 2012.

LA REVUE BLANCHE, avec Pascal Ory, La Table Ronde, 2012.

LE FILS PERDU

OLIVIER BARROT

LE FILS PERDU

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2012.*

*Pour mes fils,
ce livre plein
de livres.*

En anglais d'Amérique, l'automne se dit *fall*, le mot même qui signifie aussi la chute, des feuilles sans doute. La fin, donc, de quelque chose. C'est en cette saison préférée que je m'apprête à poser la plume, lumière rasante, couleurs mariées, harmonie en demi-teinte. *Hic et nunc*. Ici et maintenant. Cette fois, je n'avais pas pu reculer davantage l'échéance, l'affrontement. Je suis entré dans ce livre vaincu par des années de résistance, en un « schéma d'identification », selon le titre d'un film expérimental perdu d'Alain Resnais je crois bien : toujours cette nécessité de s'abriter derrière une référence. J'ouvre avec bien de la précaution ce mémorial emprunt d'un père absent, et finalement beaucoup plus présent depuis sa mort qu'au cours de sa vie. Chronique d'une carence, manque banal et cependant douloureux, apologie d'un effacement volontaire, d'un refus de toute trace.

Par quel cheminement obstiné en arrive-t-on à un semblable retrait de soi? Je ne pourrai que le conjecturer, me projeter en d'autres figures, d'amitié ou de substitution, projeter des ressemblances. Troubles? Troublées? Troublantes? Une telle disparition, est-elle comble de l'humilité ou de l'orgueil? Volontaire ou subie? Pour bien faire, c'est-à-dire répondre à ma propre exigence, il faudrait, à partir de cette interrogation, confectionner de la littérature. De style blanc et de ligne claire, conçue au milieu des livres, parmi les rayonnages au parfum de bois et de papier, dans le silence.

Parmi les si nombreux hommages filiaux, un genre littéraire en soi, ou presque, me tenaille celui de François Weyergans, *Franz et François*, que je n'ai pas relu depuis sa parution en 1997. L'auteur avait su trouver le ton d'une « déclaration d'amour envoyée trop tard », selon les mots exacts d'un journaliste, à la fois déchirante et drolatique. Je m'y replonge, en commençant par la dédicace annonçant des « allers et retours des années 50 à maintenant, des ciné-clubs aux librairies, de père en fils, d'une page à l'autre ». Oui, telle est la bonne mesure, écrire à la première personne à propos d'une tierce personne, la dire elle et se dire soi, sans pompe, sans fard, en conservant,

en dépit de la gravité annoncée du propos, un tant soit peu d'humour.

« Vers cinq heures le temps fraîchit ; je fermai mes fenêtres et je me remis à écrire.

À six heures entra mon grand ami Hubert ; il revenait du manège.

Il dit : “Tiens ! Tu travailles ?”

Je répondis : “J'écris *Paludes*.”

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un livre.

— Pour moi ? — Non.

— Trop savant ?... — Ennuyeux.

— Pourquoi l'écrire alors ? — Sinon, qui l'écrirait ? »

Aura-t-on reconnu les premières lignes de *Paludes* d'André Gide, peut-être notre livre de prédilection entre tous ? Quel âge avais-je lorsque mon père me le lut pour la première fois, ce texte faussement facile et si véritablement amusant qui dit comme nul autre — ô ces derniers mots de la citation, « sinon, qui l'écrirait ? » — la légitimité absolue de la littérature ! Assez peu d'années je crois, celles en tout cas de l'apprentissage du latin qui me permit d'apprécier à sa juste valeur cet autre passage qui nous a toujours enchantés : « Tu

me rappelles ceux qui traduisent “Numero deus impar gaudet” par : “Le numéro Deux se réjouit d’être impair”, et qui trouvent qu’il a bien raison. »

Paludes, Gide l’écrit à vingt-cinq ans, et nous tenions cette sottise qu’il ne qualifie point de la sorte, mais de « satire » dans son adresse à son ami Eugène Rouart, pour la plus achevée de ses œuvres. Bien des années après cette première lecture à haute voix, j’ai constaté que tel était aussi le sentiment d’écrivains que j’allais fréquenter d’amitié, Jean Lacouture, Bertrand Poirot-Delpech, Jean d’Ormesson, Jorge Semprun. Pourquoi ce texte insolite, savant comme un solo de normalien que n’avait jamais été Gide, nous touchait-il à ce point ? Par son ironie, celle que Gide entretient à l’égard de lui-même en cet éloge de l’impuissance littéraire, provisoire en son cas. Mon père non plus n’était pas normalien, même s’il en avait rêvé, il n’écrit rien de personnel. « *Paludes*, c’est l’histoire de qui ne comprit pas la vie », ajoutait l’auteur dans une lettre postface à la deuxième édition, un aimable refus de la monotonie, une juvénile apologie de la fantaisie. Comme nous avons souri en citant l’agenda du narrateur : « S’étonner de ne pas recevoir de lettre de Jules [...] Tâcher d’avoir le temps d’aller au Jardin des Plantes ; y étudier les

variétés du petit Potamogéton pour Paludes. » Écrire — ou ne pas écrire — *Paludes*, c'est aussi risquer de préférer l'intention à l'acte, ce que j'ai si souvent et tacitement reproché à mon père.

La littérature au-dessus de tout. J'aurai vécu mon enfance dans un univers peuplé de livres amoncelés dans toutes les pièces. De ma place à la table familiale, enserrés dans un meuble bas, j'ai eu sous les yeux ces ouvrages reliés que Gallimard mettait en vente autrefois en même temps que l'édition brochée. Les « cartonnages Paul Bonet » ou « Mario Prassinos » (qui fut aussi décorateur au TNP de Jean Vilar), dont j'apprendrais plus tard cette dénomination de catalogue. *La Peste*, *Ulysse*, *Le Cornet à dés*, *Enfantines*, *Alcools* et *Caligrammes* — même dos rayé noir et blanc avec le nom de l'auteur en vert pour le premier, en bleu pour le second —, et des titres plus mystérieux que je ne lirais que longtemps après, *Monsieur Ladmiral va bientôt mourir* de Pierre Bost, *Les Impositions de la poésie* de Roger Caillois, *Parenthèse* de Jacques Lemarchand, ou encore *Jérôme 60° latitude nord* de Maurice Bedel, avec sa magnifique reliure noire à motifs jaune, vert et bleu, et qui seul me demeure encore inconnu à ce jour. Maurice Bedel, également auteur de l'énigmatique

Molinoff, Indre-et-Loire, et dont Pierre Assouline devait m'apprendre qu'avec ce fameux *Jérôme* au titre poétique, le médecin qu'il était aussi reçut tout simplement le prix Goncourt en 1927. Comme bien d'autres, je dois beaucoup à Assouline, auteur de cette définition inspirée de Proust : « Un jour, il cesse de vivre et se consacre à revivre. »

L'enfant et les sortilèges, diraient Colette et Ravel. À mon insu, j'ai été victime, objet plutôt de cet amour éperdu de la littérature. Lire d'abord, espérer écrire ensuite, s'y lancer bien plus tard bourrelé de scrupules, d'exemples à suivre, des victorieuses pulsions de l'autocensure. Jusqu'au jour où, pour d'obscurs motifs, la liberté de plume s'instille en vous. Heureux souvenirs, les meilleurs, toute réflexion faite, de ces années d'apprentissage, que ces soirées prolongées au cours desquelles notre père, à ma sœur, notre mère et moi, nous lisait « en mettant le ton » les textes aimés et jugés à notre portée. Si *Paludes* requérait une présentation préalable, il n'en était pas de même de la trilogie de Marcel Pagnol, dans laquelle il se surpassait au point que Raimu devait, quand je le découvris, m'apparaître beaucoup moins bon comédien que lui. « Je t'aime bien » : je l'entends encore séparer à la méridionale les deux syllabes du verbe, je le

vois mimer la partie de cartes, se lever pour proférer l'admirable réplique de César : « Je sors naturellement. » Il ne le détestait pas, ce Midi, dont il adoptait derechef l'accent pour nous dévoiler Tartarin à Tarascon, et ensuite sur les Alpes. De Pagnol, les trois volumes de l'édition du Livre de poche portaient une tranche jaune, et, en couverture, une illustration sauf erreur de Jean-Denis Malclès, le décorateur des pièces d'Anouilh et l'inventeur de la tenue des Frères Jacques : collant et chapeau noirs, justaucorps respectivement vert, rouge, jaune et gris, non pas bleu, pourquoi, je ne l'ai jamais su.

Je l'ai toujours conservé, ce troisième volume de la Bibliothèque de la Pléiade consacré à Dickens, et qui contient *Pickwick* et *Oliver Twist*. Présentation de Pierre Leyris, traductions de Sylvère Monod et de Francis Ledoux : ce que certaine école angliciste française de l'après-guerre offre de meilleur. Livre acheté à sa parution en 1958, j'avais dix ans, et lu à haute voix avec délices soir après soir. Les *Papiers posthumes du Pickwick Club*, premier livre de son auteur, composé à l'âge où l'autre écrit *Paludes*, n'a pas peu contribué à faire de moi un anglophile avéré, un anglomane impuni, un anglopathe prosélyte. « Un observateur fortuit

n'aurait peut-être rien remarqué d'extraordinaire dans le crâne chauve et les lunettes rondes [...]; mais pour ceux qui savaient que sous ce front fonctionnait le cerveau gigantesque de Pickwick, et que derrière ces verres scintillaient les yeux rayonnants de Pickwick, le spectacle était vraiment digne d'intérêt. C'est là que se trouvait l'homme qui avait remonté jusqu'à leur source les imposants étangs de Hampstead, et qui avait bouleversé le monde scientifique par sa Théorie des Épinoches, calme et immobile comme les eaux profondes des premiers par un jour de gel, ou comme un spécimen isolé des secondes dans les recoins les plus secrets d'un pot de grès. » Tandis que je reprends ces lignes, je me convaincs qu'il n'y a sans doute pas tant de différence entre les épinoches de Dickens et les potamogétons de Gide. Pourtant, un vieux réflexe m'entraîne à vérifier : saine précaution, les épinoches appartiennent au règne animal, les potamogétons au végétal!

Prestige de la traduction quand elle atteint ce niveau poétique, qui est aussi celui de la version française des *Histoires comme ça* de Rudyard Kipling, due à Louis Fabulet et Robert d'Humières. Une édition reliée de cuir brun, parue

chez Delagrave me semble-t-il, illustrée de gravures sur bois. Combien m'avait enchanté l'histoire du rhinocéros de mauvaise humeur parce que, parti se baigner en laissant sa peau sur le rivage, il la revêtait ensuite semée de grains de raisin secs qui le démangeaient à rendre furieux, placés là par un parsi farceur :

*Toujours il en cuit,
À l'imprudent qui,
Chipe les biscuits,
Par le parsi cuits.*

Mon père nous racontait l'Inde de l'auteur, qui narre dans ce recueil l'invention de l'écriture, évoquant le chat solitaire qui n'a pas besoin des hommes — « Je suis le chat qui s'en va tout seul, et toutes choses se valent pour moi » —, le crabe qui jouait avec la mer, Dingo le chien jaune, l'éléphantéau dont le crocodile retient la trompe, toutes fantaisies conçues par un grand-père pour égayer sa petite-fille, qu'il appelait « Mieux Aimée ».

Nous ignorions tout d'Henry Bataille et d'Henri Bernstein, de Gyp et d'Anna de Noailles, d'André de Lorde et du docteur Mardrus, et pourtant, combien nous avons prisé les pastiches qu'en avaient donnés Paul Reboux et Charles Muller

sous le titre *À la manière de...* ! En vertu de quoi, depuis un demi-siècle, j'associe plus volontiers Tolstoï à Ivan Labibine Ossouzof qu'à Anna Karénine, Chateaubriand à Troulala qu'à René, Péguy à Sainte Barbe qu'à Jeanne d'Arc, ce qui est très injuste. Mais quoi, les inventeurs de ces répliques — « Seule l'ablation du cœur pourrait me sauver. Il tente l'opération sur lui-même », « Serait-ce l'empereur? C'est lui tout juste. Auguste! », « Hé quoy, la reine put, Seigneur », ou « Monseigneur Bloch, dépité : "Merde!" », méritent la reconnaissance de l'amateur devenu lecteur professionnel que je suis.

Des livres encore, façonneurs féconds dont je ne pouvais me douter en les approchant qu'ils formeraient la trame de mon existence. Gide, Pagnol, Dickens, Kipling que nous venons de quitter font naître le sourire. Labiche, lui, éveille le rire, mon père lui témoigna de tout temps une admiration absolue, exclusive, au point de négliger dans le registre de la comédie Feydeau le maître architecte, Courteline, de Flers et Caillavet, ces dialogues inspirés que je découvrirais de mon côté. Il demeure intacts dans *L'Habit vert* des réparties de prodigieuse justesse, ainsi : « La démocratie est le nom que nous donnons au peuple toutes les fois

que nous avons besoin de lui. » Labiche, c'est un sens sans égal de la formule incongrue : l'absurde qui chez lui tient aux mots, non aux situations, et le consacre en écrivain authentique. D'autant que sa clairvoyance quant aux caractères, aux ressorts profonds des personnages, l'égale à Molière : Perichon, de ce point de vue, vaut Jourdain. Qui ne s'inclinerait devant l'évidence d'une remarque telle que celle-ci : « Il est sourd, notre correspondant d'Étampes, c'est donc pour cela qu'il ne répond jamais à nos lettres » ? Nous pleurons d'hilarité à l'écoute de *La Poudre aux yeux*, de *29 degrés à l'ombre* — « Ce n'est pas pour me vanter, mais il fait joliment chaud » —, de *La Grammaire* ou de *La Chasse aux corbeaux*, cette célébration méconnue du parasitisme et de la flagornerie qui rapproche Labiche du meilleur Jules Renard, celui de *L'Écornifleur*. À l'époque, les années soixante, il était peu considéré, même si l'austère Premier ministre du général de Gaulle, Michel Debré, présidait l'association des amis de Labiche. Son œuvre incomplète ne se dénichait que dans des volumes épars, seul ou presque des commentateurs, Gilbert Sigaux s'intéressait à lui en ces années d'émergence des sciences humaines. Une pièce au moins de Labiche prophétise pertinemment leur triomphe : dans *Les Vivacités du capitaine Tic* (1861), Célestin

Magis annonce la souveraineté de la statistique, qu'il ne qualifie pas encore de sociologie : « Grâce à des recherches laborieuses, nous sommes arrivés à connaître le nombre exact de veuves qui ont passé sur le Pont-Neuf pendant l'année 1860, treize mille quatre cent quatre-vingt-dix-huit, et une douteuse. »

Comment mon père parvenait-il à nous lire, j'écris bien « lire », les quatre œuvres majeures de Christophe, qui sont autant dessin que texte, *La Famille Fenouillard*, *Le Savant Cosinus*, *Le Sapeur Camember* et *Les Malices de Plick et Plock*? Du moins ces histoires délicieusement loufoques appartiennent-elles aussi au patrimoine familial : le « factionnaire fort occupé à ne rien faire », le dentiste Max Hilaire, l'engin conçu par Cosinus, l'« anémélectroreculpédalicoupeventombroso-paracloucycle » — illustration à l'appui —, le ton surtout, celui de faux romans d'apprentissage pleins de morale et de sagesse au second degré, propres à émerveiller tout lecteur. À la réflexion, il me semble bien que l'anachronisme constituait un ressort comique qui le ravissait, trait commun à plusieurs dilections qu'il ne rapprochait pas entre elles, le livret de *La Belle Hélène* d'Offenbach par Meilhac et Halévy, rivaux de Labiche, ou

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 5 septembre 2012.
Dépôt légal : septembre 2012.
Numéro d'imprimeur : 82646.*

ISBN 978-2-07-012324-7/Imprimé en France.

162106



Le fils perdu

Olivier Barrot

Cette édition électronique du livre
Le fils perdu d'Olivier Barrot
a été réalisée le 20 septembre 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070123247 - Numéro d'édition : 162106).

Code Sodis : N31874 - ISBN : 9782072309533
Numéro d'édition : 223320.